
POSTFACE À LA DEUXIÈME ÉDITION

Roman historique
vs histoire du roman

LA SEULE RÈGLE que je me sois toujours efforcé d'observer dans ma petite cuisine littéraire, c'est de changer de recette à chaque plat. Persuadé que ma vie ne méritait ni plus ni moins d'attention que celle de n'importe qui et qu'elle serait de toute façon trop courte pour que je perde mon temps à vouloir en faire une œuvre d'art, je me suis concentré sur la réalisation d'objets plus simples et davantage susceptibles d'achèvement de mon vivant. Persuadé semblablement que la vie se chargerait seule, et souvent malgré moi, d'assurer la singularité de mon ouvrage, je me suis surtout attaché dans mon travail d'écriture à diversifier la structure des textes, à changer le ton, à jouer sur les points de vue, sur les perspectives, à développer les harmoniques, à ouvrir en somme portes et fenêtres pour donner à chaque texte une identité propre, une indépendance, qui permette au lecteur de se l'approprier sans avoir à se soucier ni de moi ni du reste de mon œuvre.

Cela vaut aussi pour *Le Tigre en papier*, où la narration et la représentation du temps, pour ne considérer

que ces aspects, changent complètement entre le tome I et le tome II du roman. Chacune des deux parties a sa logique et ce n'est pas qu'une question d'esthétique ou de calendrier de publication. Cela tient à l'objet même du récit, non moins qu'à sa genèse dans mon esprit. En l'occurrence, j'ai travaillé comme un archéologue ou un détective. Partant de la fin, je me suis d'abord figuré la mort de Jacques, en juin 1978, un mois après l'assassinat d'Aldo Moro en Italie, une mort qui m'apparaissait absurde, anachronique, incompréhensible. Pour tenter d'en éclairer les circonstances, sinon d'en résoudre l'énigme, il me fallait remonter aux sources et je les ai arbitrairement situées dix ans plus tôt. C'est l'objet de la première partie, qui couvre pratiquement toute l'année 1968. Après quoi, je suis retourné à la conclusion, à cette journée particulière où se concentre tragiquement l'expérience d'une vie et qui fait l'objet de la deuxième partie.

La composition du roman épouse ce cheminement : d'abord l'histoire reconstruite d'une année révolue, l'ordre établi du passé, chapitre par chapitre, puis le désordre d'une journée, la précipitation des événements, l'apparente confusion du présent, auquel chacun s'efforce de trouver un sens. Narration savante et ordonnée, chronologie linéaire pour le passé ; narration éclatée, allers-retours temporels, perspectives juxtaposées pour le présent.

Comme c'est généralement le cas dans mes ouvrages de fiction, le récit ou l'envie de récit naissent d'une image, d'un souvenir, d'une question ou d'une impression forte. Le texte prend racine, bourgeonne, se ramifie, vit ou meurt à partir de là. L'histoire de Jacques Mathieu est ainsi née à Rome, une nuit d'hiver au début de 1980, après une séance de cinéma où j'avais vu le film *Allemagne en automne*, fruit de la réflexion d'une dizaine d'artistes et intellectuels allemands sur le « suicide collectif » de

quatre membres de la bande à Baader dans leur prison. Je ne me souviens pas des détails, mais je sais que je m'étais senti littéralement interpellé et que la question posée aux protagonistes : « Comment en est-on arrivé là ? » m'avait paru s'adresser à moi personnellement.

Moins bouleversé que perturbé par le film, je rentrai chez moi à pied, perplexe, insatisfait. Le décor froid et sombre des rues ne faisait qu'ajouter à la stimulation des paroles et des images. À cette époque, une année et demie après l'assassinat d'Aldo Moro par les Brigades rouges, les bars et les restaurants romains fermaient tôt et à onze heures du soir il n'y avait plus un chat dans les rues. Mes pas résonnaient étrangement sur le pavé et il ne m'était pas difficile d'imaginer l'atmosphère pesante de cette guerre civile, à laquelle aspiraient quelques révolutionnaires réputés terroristes et à laquelle certains cercles du pouvoir auraient sans aucun doute volontiers consenti. Mais pourquoi ? Au nom de qui ? Sur la base de quel mouvement social ? Et pour aboutir à quoi d'autre que la guerre ?

Les jours suivants, je repris mon travail de recherche en histoire de l'art, mais ces questions ne cessèrent de me hanter. Pour y répondre, j'aurais pu adopter la démarche de l'historien : prendre du recul, me plonger dans l'analyse des documents écrits, établir la chronologie des faits, déterminer les circonstances, les enjeux politiques, économiques, nationaux et internationaux, mais il me semblait que, ce faisant, je serais resté à la surface des choses. Je ne voulais pas seulement étudier un phénomène, je ne me voyais pas ajouter à l'affaire mon petit commentaire, plus ou moins impartial, je voulais connaître le ressort de tout cela, découvrir la motivation des conspirateurs, comprendre de l'intérieur si possible comment, mais aussi pourquoi certains avaient pu en arriver là, toutes choses que

l'historien ne peut considérer de manière approfondie parce qu'elles sont trop individuelles.

Et c'est en ruminant ces questions que j'en arrivai à reformuler la première d'une façon à la fois plus simple et plus radicale : est-ce que j'aurais pu, moi, en arriver là ? Objectivement, la réponse était non, d'ailleurs je n'en étais justement pas « là », mais... Il y avait un mais, et dans ce « mais » logeait une autre histoire, une histoire imaginaire et pourtant parfaitement vraisemblable. Il fallait que je me mette moi-même à la place d'un de ces conspirateurs pour répondre. Le roman était né.

Comme un historien, j'allais effectivement procéder à l'examen des sources disponibles, à la confrontation des témoignages des acteurs les plus connus, à la comparaison des développements en Italie, en Suisse, en France et en Allemagne. Mais avant cela, pour éviter que l'érudition n'anéantisse le peu de liberté dont jouit un romancier dans la mise en scène de personnages historiques, je décidai de commencer par composer mon récit aussi « naïvement » que possible, sur la foi de ma seule mémoire, de mes seules intuitions. Ce n'est que dans une deuxième phase, après avoir rédigé le brouillon complet du roman, que je me livrai à l'étude historique proprement dite, consultant toutes sortes de documents et d'ouvrages sur le sujet, afin de corriger les erreurs et les approximations du premier jet. Le texte achevé, paradoxal à l'instar de toute fiction réaliste, mêle donc des personnages et des actions imaginaires à des situations et des événements bien réels.

En schématisant, on pourrait dire que tous les éléments du décor, les lieux, les dates, les circonstances politiques et sociales, sont vérifiables historiquement, tandis que les acteurs principaux sont fictifs. Pour compenser le « peu de réalité » de mes personnages, j'ai cependant pris soin de mettre leurs faits et gestes au

diapason de ce qui se disait ou se faisait à l'époque : bon nombre de leurs propos sont ainsi des citations, extraites de publications de ces années-là, et la plupart de leurs actions correspondent à des événements analogues, dont on pourra trouver les comptes rendus dans la presse contemporaine. En d'autres termes, si je n'avais pas à me soucier de la vraisemblance des événements historiques, que je pouvais donc traiter avec passablement de liberté, je me suis au contraire efforcé d'enrichir les événements fictifs de détails authentiques, propres à les rendre aussi vraisemblables que possible. Ce que je raconte n'a pas eu lieu, mais cela aurait pu, et je m'amuse parfois à penser que, tel le crime parfait dont parle Hitchcock, cela a eu lieu, mais qu'on ne le sait pas.

Après le choc des images d'*Allemagne en automne*, j'avais caressé le projet de faire le portrait d'une génération et, à travers elle, le tableau d'une époque, mais le choix de la forme romanesque et mon peu de goût pour les chefs ou les hommes de pouvoir ont considérablement réduit mon champ de vision. Ce n'est pas l'histoire des Feltrinelli, Baader, Curcio, July, Ménigon, que je raconte, mais celle d'un personnage obscur, imaginaire, mort à trente ans après avoir laissé sa vie basculer dans le nihilisme. À sa manière, Jacques n'est qu'un de ces soldats anonymes, plus ou moins lâches, plus ou moins courageux, que toutes les guerres dévorent, mais qui ne sont pas moins humains de n'en être que les comparses ou les exécutants.

Là où la tentation de l'historien est de ne s'occuper que des Napoléons grands ou petits, parce qu'ils lui garantissent une certaine hauteur de vue, l'obligation du romancier est, me semble-t-il, de s'attacher à des points de vue singuliers, afin de restituer la réalité sous une forme autonome. Il s'agit bien des mêmes événements, des mêmes circonstances, mais perçus par quelqu'un qui

n'en mesure pas tous les enjeux. Le roman ne saurait copier ni expliquer la réalité dans son ensemble, il ne trace qu'une perspective et c'est dans cette limite que réside son humanité. Le réalisme de mon travail n'est pas un réalisme typologique : Jacques Mathieu ne représente pas plus un terroriste type que Jean Chartier n'incarnerait un journaliste type. Fondamentalement, un homme ne peut pas en représenter un autre, mais la connaissance de l'un peut aider à comprendre l'autre. Le réalisme en littérature n'a pas d'autre sens à mes yeux.

Contrairement à ce que j'attendais un peu naïvement en me lançant dans cette aventure, mon roman n'apporte pas de « réponse ». Je ne sais toujours pas « pourquoi » un tel choisit la violence et un autre pas. Là n'est sans doute pas l'essentiel. Je m'efforce quant à moi de juger les actes et non les gens, mais j'espère au moins avoir su montrer qu'il n'est pas d'existence humaine sans dignité et que les catégories vainqueur/vaincu, héros/paria, bienfaiteur/criminel, que nos modèles sociaux nous imposent, sont loin de satisfaire notre besoin de savoir.

JEAN-FRANÇOIS SONNAY
Février 2008

Le Tigre en papier II et la Presse

AU FEU DU TEMPS PRÉSENT

Avec *Le Tigre en papier* de Jean-François Sonnay, nous tenons un roman lumineux d'intelligence et de sensibilité, constituant à la fois une plongée dans le mal-être contemporain, une peinture vivante et très nuancée des années septante avec ses mouvances politiques et ses dérivés de tout acabit, un roman d'amour tragique et une méditation de haute volée sur quelques grands thèmes actuels.

En vastes mouvements hélicoïdaux, Jean-François Sonnay nous fait participer à son enquête sur un enfant perdu de notre siècle, Jacques Mathieu de son nom. Gauchiste pur et dur, ce personnage affilié à un réseau de terroristes vit en homme traqué. En multipliant les points de vue, tantôt le soumettant au regard d'un inspecteur de police pétri de bonne volonté, aux observations d'un journaliste-philosophe curieux de ses motivations, puis nous introduisant au cœur même du personnage, l'auteur compose patiemment un portrait de jeune homme désespéré dont les réflexions à tâtons nous le rendent finalement attachant. De sa fréquentation de tel groupuscule lausannois à un séjour en Italie où il partage

la vie souterraine des activistes (c'est l'époque de l'assassinat d'Aldo Moro), et de sa rencontre romaine de Geneviève, très belle figure féminine qui va précipiter sa mutation intime, à sa mort dramatique, Jacques Mathieu se fait le révélateur dostoïevskien de la face cachée de notre monde. Avec une bienveillance volontiers teintée d'ironie et une capacité d'observation impressionnante, l'auteur du *Tigre en papier* excelle en outre dans le dialogue. Mais le plus important tient au sérieux avec lequel Jean-François Sonnay démêle la vérité profonde des êtres et les simulacres de leur idéologie ou de leurs actes. Fraternel et tonique, il nous propose une réflexion « en situation » où la lucidité va de pair avec l'esprit d'ouverture, et l'exigence éthique du moraliste avec l'imagination créatrice du romancier en pleine pâte.

JEAN-LOUIS KUFFER

24 Heures, 1990

En un roman, *L'Âge d'or* {*Le Tigre en papier I*}, l'auteur a trouvé un style, un ton, une manière qui n'appartient qu'à lui de raconter notre époque où plutôt de jeter un regard sur les décennies qui viennent de s'écouler. Après les années soixante contées dans ce premier livre, voici les années septante. En partant toujours de faits réels mis en perspective par une intrigue, qui pourrait ressembler au suspense d'un bon roman policier si elle n'allait pas plus loin dans l'analyse d'une société, dans le témoignage socio-politique, nous nous trouvons plongés dans ces années durant lesquelles les démocraties occidentales ont eu fort à faire avec les tentatives de déstabilisation de l'ordre établi par des groupes terroristes. En nous racontant la trajectoire de l'un d'entre eux, un Lausannois obligé de se cacher après une embuscade manquée de la police et la découverte d'une cache d'armes

à Genève, il nous guide dans ce milieu (et dans celui de la police) et nous explique indirectement, par exemple, pourquoi on fichait tout le monde à ce moment-là.

HENRI-CHARLES DALHEM

Coopération, 1990

Donc, Jean-François Sonnay a commencé par écrire un pamphlet, en collaboration avec Jaquillard, intitulé *Les Gauchocrates* – qui m'avait assez exaspéré. Puis (entre autres) un roman, qui devait être le premier volet d'une trilogie: *L'Âge d'or – Soixante-huit*, qui m'avait paru médiocre, d'une écriture filandreuse – et j'en étais d'autant plus attristé que l'homme est sympathique. Or voici, toujours aux Éditions L'Âge d'Homme, en un volume de trois cent cinquante-six pages, les parties deux et trois de la trilogie: *Le Tigre en papier* – le progrès est énorme, je dirais même spectaculaire. Et, naturellement, il contribue à racheter dans une certaine mesure la première partie, en conférant aux personnages une épaisseur qu'ils n'avaient pas. Oui, je crois que *Le Tigre en papier* est un grand roman, qui marquera dans nos lettres romandes.

De quoi s'agit-il? Des «enfants de Mai (68)», contestataires, dont certains ont rejoint les rangs des «terroristes», Brigades rouges ou *Rote Armee Fraktion*.

Le danger avec un tel sujet, c'est celui que dénonçait en son temps Charles Gilliard, qui pour sa part évitait de parler d'événements postérieurs au XVI^e siècle: ou bien on a participé aux événements dont on parle, et l'on perd presque nécessairement toute «objectivité»; ou bien on n'y a pas participé – et l'on court le risque de n'y rien comprendre! Jean-François Sonnay me paraît échapper à ce double écueil dans la mesure où *Le Tigre en papier* ne raconte pas tellement les «hauts faits» d'un terroriste que son désenchantement. Par exemple, cette méditation

de Jacques, le héros, devant l'affaire Moro, de triste et célèbre mémoire :

Que des ouvriers meurent dans des accidents du travail, que des manifestants tombent sous les balles des flics, que des fascistes posent des bombes impunément, que les pauvres du tiers monde crèvent comme des mouches et que tout cela soit la faute du capitalisme international et de ses laquais, c'était le fondement du savoir politique et humain de Jacques. {...} Or voilà que, face à la vie d'un homme, les deux camps ennemis n'en formaient plus qu'un. Songeant à Moro, pseudo-prisonnier d'un peuple à qui l'on n'avait rien demandé, condamné à mort par toute la société, songeant à cet homme seul, que sa mère avait appelé Aldo quand il était venu au monde, dans une banlieue perdue de l'univers, la seule banlieue de l'univers peut-être où la vie avait pris forme humaine, Jacques ne pouvait pas ne pas être choqué par l'effrayante identité des intérêts de l'État et des révolutionnaires. Et on ne se moquait pas seulement de la vie, on faisait de sa destruction une cérémonie publique. Les masses, les principes mangeaient les hommes et des millions d'autres hommes assistaient fascinés, lâches, au spectacle de la mise à mort. (Page 252). Comme le dit très bien la prière d'insérer : {Le Tigre en papier} nous restitue {...} la mentalité particulière des années septante en un roman subtil, qui tient de l'enquête policière et du jeu de perspectives, mais qui est avant tout un témoignage humain saisissant.

En vérité, une telle page ne me paraît pas indigne de *L'Affaire Moro*, de Leonardo Sciascia.

JEANLOUIS CORNUZ
Domaine public, 1991

Observez ces précipices vertigineux entre lesquels cheminent nos écrivains romands : tantôt on leur reproche (et il faut reconnaître que Christophe Gallaz a lancé

sur cette cible les flèches les plus acérées) une « désaffection prodigieuse de l'ici et du maintenant ».

À en croire notre billetiste dominical, à six exceptions près, « aucun littérateur de Suisse romande ne voit ni ne dit ce monde ». Certes l'on pourrait chicaner Gallaz sur sa liste d'exceptions, mais nous préférons nous ranger à son côté, tant sa critique nous semble pertinente.

Mais voici le second gouffre: il suffit qu'un écrivain veuille raconter notre quotidien, décrire notre société, pour qu'il soit aussitôt enseveli sous le silence le plus méprisant.

Voilà pourquoi nous avons choisi de vous parler du roman de Jean-François Sonnay, *Le Tigre en papier*. L'auteur y décrit en effet la trajectoire d'un gauchiste lausannois qui décide de franchir le pas « de la lutte armée ». Jean-François Sonnay poursuit avec ce second roman la peinture de l'extrême gauche vaudoise, qu'il a entreprise avec *L'Âge d'or – Soixante-huit* paru il y a quelques années.

Ajoutons que le militant qu'il a été réfléchissait déjà à ce thème en publiant (avec Claude Jaquillard) *Les Gauchocrates* en 1974 à vingt ans (opuscule devenu avec le temps un étonnant document historique où l'on retrouve la langue de bois freudo-marxiste en vigueur ces années-là et des remarques plutôt ébouriffantes sur James Bond qui « de chien courant de l'impérialisme capitaliste » deviendrait « la mascotte-démiurge du mouvement révolutionnaire international »).

Le Tigre en papier (titre qui reprend une pensée célèbre du président Mao) se présente comme une œuvre de pure fiction, habitée de fantômes historiques parmi lesquels pourraient figurer Bruno Breguet (condamné pour sa participation à des activités terroristes pro-paléstiennes), Charles-André Udry (fondateur de la LMR) et peut-être Henri-Charles Tauxe (journaliste lausannois qui exerçait un magistère semblable à celui du personnage de Jean Chartier).

Pour autant nous nous refusons à voir dans ce livre un roman « à clés ». Le propos de Sonnay est en effet bien plus vaste. S'il réussit à retracer l'atmosphère des années soixante-dix à quatre-vingts autour de faits précis comme l'enlèvement et l'assassinat d'Aldo Moro ou telle manif contre la guerre du Vietnam en 1972 à Berne, Sonnay mêle habilement à ces pans de réel toute une part de l'imaginaire.

En racontant l'itinéraire de Jacques Mathieu (ancien étudiant franchement turbulent, militant d'une organisation d'extrême gauche, où toutefois l'on paraissait le détester et qui, après une période cheveux longs, foulards palestiniens, vestes de cuir de l'armée américaine, moto, s'était métamorphosé en un jeune homme élégant et très poli menant une tranquille existence de professeur dans une école de langues jusqu'au jour où l'on découvrit dans une cache de son appartement six caisses d'armes), Sonnay nous donne à lire une histoire de notre temps solidement ancrée dans la société helvétique.

Car, comme l'écrit Jacques Mathieu au journaliste Jean Chartier : « Le terrorisme ne tombe pas du ciel... Je suis, à ma triste façon, un rejeton de la société occidentale, je viens de quelque part... »

Certes la biographie de Jacques est suffisamment singulière pour qu'elle ne puisse avoir valeur d'exemple universel, mais elle demeure tout à fait crédible. Surtout en plaçant face à Jacques un journaliste sartrien, Sonnay ouvre un passionnant débat philosophique sur le terrorisme, sa justification et sa logique.

Et des remarques comme celles-ci nous paraissent toujours d'actualité : « La seule chose que vous pensez c'est que le flic n'a qu'à pas être flic pour ne pas se faire descendre ; le passager n'a qu'à pas voyager sur un avion américain, le magistrat, le contremaître, l'employé de banque, le journaliste n'ont qu'à pas être ce qu'ils sont.

{...} Votre société n'est plus qu'un grand désert de marionnettes. Il doit être plus facile de tirer sur une fonction que sur un être humain ».

Il est grand temps aujourd'hui de répéter avec Sonnay qu'« il n'est pas vrai que la violence légitime la violence, pas vrai que la guerre accouche de la paix, pas vrai que l'abolition du pouvoir de certains hommes sur d'autres hommes puisse passer par la terreur de tous ».

Ne croyez pas pour autant que les personnages de ce roman ne font que philosopher : l'action les entraîne de Lausanne à Rome, de Paris à Annemasse en passant par le Valais, au rythme d'un roman policier haletant.

Tel qu'il est, le livre de Sonnay ne pourra que déplaire aux thuriféraires de la gauche : les gauchistes vaudois y apparaissent comme des manipulateurs tout occupés à régler leurs querelles de chef, tandis que l'inspecteur Verdier (qui se fait servir son café par un serveur yougoslave sans permis de travail) est tout à fait sympathique.

Il est vrai que le temps du manichéisme surchauffé est révolu et qu'il y a tant d'autres livres dédiés aux héroïques révolutionnaires prolétariens.

PASCAL HELLE
L'Impartial, 1991

SONNAY ET LE BROUHAHA DE LA RÉALITÉ

Après *L'Âge d'or – Soixante-huit*, publié en 1984, Jean-François Sonnay prolonge sa chronique des séductions idéologiques, dans lesquelles s'absorbent corps et âme des jeunes gens épris d'idéalisme, de justice et de révolution purificatrice. Mais ici, nous ne sommes plus en 1968 : dix ans ont passé, dix ans d'histoire, bien sûr, mais surtout dix années où illusions et désillusions

ont entraîné les individus dans leur valse lancinante. La fatigue du temps qui passe pèse sur les destinées, et ne semblent pouvoir subsister que les passions individuelles : l'amour, la peur, ou la tentation de la mort.

Le terroriste d'extrême gauche Jacques Mathieu est le protagoniste principal du roman. Il nous est présenté presque à bout de souffle : les raisons de son choix et l'usage aveugle de la violence lui apparaissent désormais non seulement vides de sens, mais aussi comme une souricière lui interdisant toute reconversion ; il est devenu un paria, un dangereux marginal, un corps absolument étranger.

Ses camarades ont pris, pour critiquer la société, les chemins de l'écologie, de l'esthétisme littéraire, de la psychanalyse ou du théâtre, et sont en définitive parvenus à s'intégrer sans trop de heurts. Pour le terroriste, une telle reconversion n'existe pas. La prison, ou l'exil, avec comme seule compagne la peur quotidienne d'être identifié, sont les désespérants horizons qui s'offrent à ses yeux. Son amour pour Geneviève stimule plus encore cette prise de conscience. Grâce à elle, il accepte de rencontrer le journaliste-philosophe Jean Chartier, célèbre éditorialiste de *La Tribune helvétique*. Ensemble, ils essaient d'envisager le retour du terroriste à la vie normale.

Mais, au-delà de l'intrigue, c'est le contexte qu'elle révèle qui retient toute l'attention du lecteur. Il y a tout d'abord la discussion sur l'histoire, poussée ici à ses extrêmes puisque les mots se concrétisent en actes, en violences, voire en morts. À l'heure où les commentaires sur la fin de l'histoire, sur la perte des idéaux collectifs et sur la réconciliation vont bon train, ces débats, qui s'engluent volontairement chez Jean-François Sonnay et dans le poids du temps, et dans le lent épuisement des individus,

résonnent comme l'écho de nos inachèvements. Tous les espoirs, fondés sur le savoir théorique, se heurtent à une réalité réfractaire; l'individu se trouve alors, face à la construction idéale de son propre personnage, comme devant un portrait sans relief.

Des individus dans un décor

Et le talent de Jean-François Sonnay tient justement dans sa faculté de donner chair à ses personnages. Certes, ils sont bavards, verbeux même parfois, et leurs incertitudes s'étalent dans des dialogues qui décourageront d'aucuns. Ils acquièrent cependant ainsi leur humanité; particulièrement Jacques Mathieu, qui, dans son personnage de terroriste, aurait pu n'être qu'une caricature. Ici pourtant, l'auteur sait rendre la complexité d'une situation; en revanche, il s'abstient de prendre en pitié, d'excuser ou de glorifier un personnage et ses actes. Ce qu'il veut transmettre à son lecteur, c'est une compréhension par empathie.

Il y a enfin le décor: Jean-François Sonnay semble être un des rares écrivains de Suisse romande à peindre la réalité. Et ce non dans une évocation quelque peu abstraite du quotidien, mais dans une dimension totalisante, où les mœurs et la société sont restituées avec leur brouhaha de foule agitée, dans laquelle l'individu cherche sa place à petits pas. Il est d'ailleurs curieux de relever à quel point ce genre de comédie humaine est dans le monde littéraire romand traditionnellement méprisé, au profit d'une glorification de l'abstraction, stérile plus souvent qu'à son tour.

C'est la force de ce livre de croire que les mots peuvent dire la réalité, servir sa compréhension en reflétant ce qu'elle peut être. Si aujourd'hui des lecteurs se plaindront de la longueur de cette fresque romanesque,

gageons que, dans quelques décennies, ceux qui s'intéresseront à ce que fut la vie de notre pays rouvriront *Le Tigre en papier*.

FRANÇOIS WASSERFALLEN

Gazette de Lausanne, 1991

DE LA COULEUR DES COUVERTURES ET AUTRES
RÉFLEXIONS

La prochaine fois que vous écrivez un livre, surveillez bien votre éditeur. Si, d'entente avec l'imprimeur, il veut vous filer une couverture jaune et brun, avec titre en orange, refusez tout net. D'abord, cela fait trop penser à la BCV, et pour parler de tigres en papier, même s'il n'y en a plus qu'un, c'est gênant. Et puis, mon libraire préféré m'a dit que non, finalement, il n'avait pas lu ce bouquin, à cause de la couverture. Alors ? Ne vous découragez pas, prenez avec vous un copain daltonien ou aveugle, un vieux numéro de *La Brèche*, ou de *Rupture*, ou autre selon l'état de vos archives, recouvrez-en tout de suite le dernier livre de Jean-François Sonnay, et n'oubliez pas de le lire.

Mais pourquoi ? Parce que... nous sommes tous dans ce livre. 1971, Lausanne, les comités d'action, le gauchisme à la petite semaine (qui était grande alors), la vie en communauté, les amours heureuses ou pas avec le permanent le plus beau, les pseudos, les camps d'entraînement sous couvert de jeunesses chrétiennes, les manifs à Berne, Genève ou ailleurs, ce fut mon temps et je me reflète déjà dans une histoire. Et puis aussi, si vous êtes trop jeune et que vous avez tout raté, si vous êtes trop vieux, si vous étiez juste absent, lisez Sonnay.

Ses personnages que l'on trouve pour certains dans son livre précédent, *L'Âge d'or*, sont des quidams, comme

vous et moi (enfin presque), rien de glorieux, même pas des « beaux », mais si humains, justement. Un terroriste international médiocre, qui des groupes révolutionnaires plus ou moins fumeux est passé, c'est du moins son rêve, au terrorisme international. L'Italie, au temps des Brigades et des attentats et le boulot du militant de base ; surveiller *tal dei tali*, noter ses allées et venues puis lire dans le journal qu'on lui a tiré dans les jambes. La solitude du militant qui ne doit pas connaître trop de camarades pour ne pas risquer de les vendre.

Et puis un peu, beaucoup d'amour, quand même, parce que, comme disait Agatha Christie, *some love in a polard doesn't hurt* ; et notre cher militant se perdra ; par amour ? Les autres personnages ? Un journaliste très journaliste, un peu Tintin de gauche ; un brave inspecteur de police, assez frischien, donc très suisse ; un ancien camarade devenu sectaire (au sens de membre d'une secte, ce qui ne fait pas tant de différence !) et d'autres encore qui font que ce bouquin vaut vraiment le détour.

Juste une chose : si c'est la liberté de l'écrivain de mettre autant de pages que souhaité à un livre, c'est la liberté du lecteur que d'en sauter. Je vous avouerai donc que j'ai dû faire usage par moments de cette technique particulière de lecture, mais que Jean-François Sonnay se rassure, il est en bonne compagnie, j'ai fait de même avec Dostoïevski et Albert Cohen...

A.B.B.

La Distinction, 1991

Du même auteur

Essais, nouvelles, contes, romans

LES GAUCHOCRATES

Essais et nouvelles

En collaboration avec Claude Jaquillard

Genève : Éditions Adversaire, 1974

DICTIONNAIRE DES IDÉES À PERDRE

Essais et nouvelles

Lausanne : Éditions de L'Aire, 1980

ZURICH-GRAFFITI

Essai

En collaboration avec Claude Jaquillard

Lausanne : Éditions de L'Aire, 1980

Publié en France in : *Les Temps modernes*, Paris, N° 413

L'ÂGE D'OR

Première partie : *Soixante-huit*

Roman

Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 1984

Édition de poche:

Le Tigre en papier I

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2008

Collection camPoche; N° 27

LE TIGRE EN PAPIER

Roman

Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 1990

Édition de poche:

Le Tigre en papier II

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2008

Collection camPoche; N° 28

PENTAMÉRON

Contes

Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 1993

LA SECONDE MORT

DE JUAN DE JESÚS

Roman

Yvonand: Bernard Campiche Éditeur, 1997

Prix Schiller 1998 – Prix Rambert 1998

UN PRINCE PERDU

Roman

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 1999

Prix Bibliothèque Pour Tous 2000

LA LETTRE

Nouvelle

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2000

LES CONTES DU TAPIS BÉCHIR

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2001

Édition de poche:

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2004

Collection camPoche; N° 9

VRAI OU FAUX

Histoires et nouvelles

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2003

CONTES DE LA PETITE ROSE

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2004

YVAN, LE BAZOOKA, LES DINGUES ET MOI

Ceci n'est pas un roman

Orbe: Bernard Campiche Éditeur, 2006

34^e Prix de Littérature des Alpes et du Jura,

décerné par l'Association des écrivains de langue française

(ADELF)

avec le concours du ministère des Affaires étrangères

Théâtre

LE THÉ

Pièce en un acte

Radio Suisse Romande, 1972

FAIT DIVERS

Pièce en quatre parties

Radio Suisse Romande, 1983

L'EXPULSION

Pièce en trois parties

Radio Suisse Romande, 1986